

Roberta Mura (dir.) : *Un savoir à notre image? Critiques féministes des disciplines*

Claire Lapointe

Volume 12, numéro 2, 1999

Invisibles et visibles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058051ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058051ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapointe, C. (1999). Compte rendu de [Roberta Mura (dir.) : *Un savoir à notre image? Critiques féministes des disciplines*]. *Recherches féministes*, 12(2), 179–182. <https://doi.org/10.7202/058051ar>

# Comptes rendus

—● **Roberta Mura (dir.)**

*Un savoir à notre image ?*

*Critiques féministes des disciplines.*

Cap-Rouge, Presses Inter Universitaires, vol. 2, 1998, 206 p.

En guise d'introduction au compte rendu de lecture de l'ouvrage *Un savoir à notre image ? Critiques féministes des disciplines* (vol. 2), publié sous la direction de Roberta Mura, je voudrais dire tout le plaisir et l'intérêt que j'ai éprouvés à le lire puis à le relire. En tant que professeure et chercheuse dans une université de petite taille, où le nombre réduit d'étudiantes et d'étudiants limite la quantité de cours que l'on peut donner, et donc leur diversité, il m'est difficile de consacrer autant de temps que je l'aimerais à l'étude de publications féministes qui ne sont pas directement liées à ma discipline. Cette collaboration avec la revue *Recherches féministes* aura été pour moi une occasion de me replonger dans la littérature féministe multidisciplinaire et d'apprécier encore une fois sa justesse et sa solidité.

Selon Roberta Mura (p. 19), « [au] cours des quelques années qui ont séparé les deux volumes, la conscience de la subjectivité et de la multiplicité du savoir s'est aiguisée ; le savoir est perçu de plus en plus comme étant foncièrement influencé par la situation matérielle, culturelle et historique des personnes qui le produisent ».

Ainsi, d'après Mura, certains thèmes sont communs aux deux numéros, tels que « la conscience de la diversité irréductible de l'expérience des femmes » et « la nécessité d'inclure, dans le nouveau savoir, la plus grande variété possible de points de vue » (p. 19). Cela l'amène à conclure que l'image des femmes ne peut être reflétée dans un savoir singulier mais uniquement dans des savoirs pluriels.

Les huit disciplines ou champs de recherche traités dans le second volume sont l'administration scolaire (Claudine Baudoux), l'éducation (Claudie Solar), la science infirmière (Colette Gendron et Bibiane Béland), la médecine (Francine Saillant et Françoise Courville), l'histoire de l'art (Marie Carani), la philosophie (Sheila Mason), la sociologie (Cécile Coderre et Béatrice Godard) et la technologie (Ellen Balka).

Au sujet de l'administration scolaire, Claudine Baudoux rappelle que ce jeune champ disciplinaire (fin des années 50 et début des années 60) a ses racines théoriques dans celui de l'administration des affaires et de l'armée, ce qui explique en bonne partie son caractère androcentrique. Elle décrit comment, dans les recherches en administration scolaire, les femmes et leurs réalités sont passées d'un statut de question non pertinente à celui d'objets d'étude (pas toujours vraiment étudiées d'ailleurs parce qu'elles sont occultées comme groupe particulier dans le processus de collecte des données) et, enfin, à celui de sujets de recherche et sujets *responsables* de la recherche. Baudoux souligne ensuite certains problèmes épistémologiques de l'administration scolaire liés aux biais sexistes qui ont marqué et marquent encore le développement de cette discipline (personnellement, je noterai ici la quantité surprenante d'études toujours menées sur des populations dites « représentatives » et pour lesquelles on n'indique pas le nombre de femmes y ayant participé et où l'on n'analyse pas les résultats selon le sexe). Enfin, un dernier problème

épistémologique soulevé par Baudoux a trait aux représentations entretenues par les chercheuses elles-mêmes au sujet du genre. J'y reviendrai dans la conclusion.

Dans le chapitre portant sur l'éducation, Claudie Solar présente une analyse historique qui l'amène à constater que la mixité et la création de programmes communs pour toutes et tous ont eu pour effet d'évacuer et de dévaloriser les contenus de formation liés aux rôles plus traditionnels des femmes. L'éviction des femmes du système scolaire, également relevée par Baudoux, serait une conséquence de l'adoption du modèle masculin comme norme éducative. Solar démontre ensuite comment un clivage concernant les fondements philosophiques a entraîné une éducation au silence des femmes et un silence des savoirs eux-mêmes quant aux femmes. Elle termine en décrivant les transformations qui s'opèrent malgré tout, transformations qui participent et résultent à la fois de l'éducation à la parole des femmes dans toute leur diversité : raciale, culturelle, sexuelle, économique.

La science infirmière, tout comme l'éducation, est un domaine que l'on a longtemps identifié aux caractéristiques « naturelles » des femmes. La lecture du chapitre écrit par Colette Gendron et Bibiane Béland permet de voir comment les praticiennes et les chercheuses de cette discipline ont eu et ont toujours à démontrer à la fois le caractère scientifique des savoirs et des pratiques qui s'y développent et la légitimité du « parti pris en faveur du mieux-être individuel et collectif » (p. 68), dont celui des femmes. Après une brève analyse historique féministe de la science infirmière, les auteures proposent une approche féministe de cette discipline en s'appuyant sur deux réalités de la vie des femmes, la ménopause et la violence contre les femmes. Elles concluent en insistant sur la complexité de la question de la formation en science infirmière et sur la soumission toujours acceptée du personnel infirmier à l'autorité des médecins.

Le chapitre suivant enchaîne avec le thème des femmes en tant qu'objets et sujets de l'institution médicale. Francine Saillant et Françoise Courville s'y interrogent sur les pratiques médicales envers les femmes par rapport à leurs divers problèmes de santé (les femmes en tant que soignées) ainsi que sur la place et les pratiques médicales des femmes en tant que soignantes. La médicalisation du cycle reproducteur et les problèmes du diagnostic aveugle et du faux diagnostic servent d'assise à la critique féministe des femmes en tant que soignées, alors que le paradoxe omniprésence-invisibilité des femmes soignantes constitue le pivot de la seconde analyse. Les auteures concluent en rappelant que les femmes sont majoritaires à la fois comme usagères et comme productrices de services de santé, mais que cette présence est surmédicalisée pour les soignées et à la fois méconues et dévalorisées pour les soignantes. Toutefois, elles rappellent qu'il y a ici aussi un « *espace de résistance et de critique* dans lequel des milliers de femmes créent des réponses différentes de celles de l'institution médicale » (p. 100).

De l'éducation et de la santé, on passe au domaine de l'histoire de l'art. Marie Carani signe ici un chapitre fort intéressant et combien exemplaire de l'évacuation des femmes de l'histoire humaine. On y découvre de quelle manière « les femmes artistes sont disparues des préoccupations théoriques, critiques ou méthodologiques de la discipline de l'histoire de l'art » (p. 106). Cette évacuation a en effet été justifiée par l'absence de documents historiques qui auraient reconnu les productions de femmes artistes, alors que les femmes des différentes époques étudiées étaient tenues à l'écart tant des académies que des concours ou expositions qui faisaient l'objet de critiques officielles. Marie Carani décrit par la suite de quelle manière des historiennes féministes ont travaillé à reconstruire l'histoire de l'art en y incluant les femmes artistes et elle raconte quelques grands moments de cette histoire souvent bouleversante.

Sheila Mason, pour sa part, présente une critique féministe de la philosophie, discipline masculine s'il en est. L'auteure procède selon une méthode qui a pour objet de « revitaliser la philosophie en élargissant son champ de façon qu'elle englobe la sagesse des femmes » (p. 138), mais ce, sans accepter le stéréotype de la « nature » féminine et de la féminité. Elle se penche plus particulièrement sur quatre volets de l'analyse critique féministe de la philosophie : la nature et la méthode de la philosophie ; la métaphysique ; la théorie de la connaissance ; et l'éthique. De la description du caractère androcentrique de l'argumentation et de la méthode de l'adversaire à la critique des exemples et modèles retenus en éthique, en passant par la dénonciation de l'attitude supérieure des philosophes, des dichotomies exclusives de la métaphysique et de la théorie de la connaissance, de la pensée dualiste, de la rupture de l'objectivisme par rapport à la réalité vécue par les personnes et des pratiques oppressives ou excluantes, Sheila Mason amène la lectrice et le lecteur à une conclusion qui parle d'action sociale, d'une modification de « la conscience collective » afin « qu'elle accepte ce qu'elle ne veut pas connaître » (p. 163), c'est-à-dire la très grande diversité des réalités et des expériences humaines.

La sociologie, qui en sont les fondateurs ? Combien de noms de femmes nous viennent à l'esprit ? C'est avec cette question que Cécile Coderre et Béatrice Godard commencent leur texte, enchaînant en première partie avec une synthèse des analyses androcentriques des « pères fondateurs » de la sociologie, suivie de la description de l'apport des femmes à la création de courants sociologiques. Dans ce chapitre, on voit comment la naturalisation des rapports sociaux de sexe, présente dès le Siècle des lumières, est maintenue par Comte, Durkheim, Marx et Engels, bien que, selon les auteures, « le courant marxiste [ait] un statut théorique différent car il a inspiré, plus que d'autres, de nombreux travaux de féministes » (p. 171). Dans la seconde partie du chapitre, Coderre et Godard retracent la vie et les travaux des premières sociologues états-uniennes, comme Harriet Martineau, Rose Firestone et les préceuseuses de l'École de Chicago, regroupées autour du Hull House. La manière dont toutes ces femmes, *sœurs fondatrices* de la sociologie, ont ensuite été « oubliées » rappelle l'analyse effectuée un peu plus tôt par Carani sur les femmes artistes ainsi que celle de Baudoux sur le domaine de l'administration scolaire. Coderre et Godard concluent d'ailleurs avec le constat que, dans toute analyse sociologique, il est nécessaire d'articuler production et reproduction, dont celles de l'ethnicité, et de reconnaître que la démarche même de la ou du sociologue constitue une situation sociologique.

Le dernier chapitre de cet ouvrage s'intéresse au changement technologique. L'auteure, Ellen Balka, y fait un survol des écrits féministes de diverses disciplines qui ont trait aux femmes placées devant ce changement et relève des questions d'intérêt pour l'avenir. Balka s'appuie ici en particulier sur une définition de Franklin (1990), qui décrit « l'action de la technologie, dont la reproduction des relations entre les sexes, comme une force de reproduction dans la société » (p. 186), et explique comment le processus de changement continue avec l'application et l'utilisation d'une technologie. Il est intéressant de lire Balka lorsqu'elle observe que le discours sur le changement technologique présente celui-ci comme « un élément de progrès inévitable » (p. 186), toute discussion ou critique ressortant comme anormale et devant être étouffée. Malgré ce discours et devant les conclusions de certaines recherches où l'on a constaté que la technologie aurait élevé le niveau de vie en général mais abaissé celui des femmes, Balka s'intéresse plus particulièrement aux travaux de chercheuses qui tentent de suggérer des stratégies de développement et de mise en œuvre du changement technologique plus équitables. Elle insiste sur la question des choix technologiques « faits par ceux et celles qui ont le pouvoir

de choisir » (p. 193) et non par les autres, et « sur la façon dont les préjugés sociaux ont été incorporés dans la conception des machines » (p. 194). Elle conclut que des études soutenues sur le rôle de la technologie, telle qu'elle est conçue actuellement, dans la transmission des stéréotypes sexistes permettraient de faire reconnaître les compétences des femmes, ce qui aurait un effet sur l'équité salariale, la santé au travail et nos conceptions quant à l'emploi et au lieu de travail. Selon Balka, il faut démythifier la technologie et la placer au centre de l'analyse et des débats féministes.

Je terminerai en exposant quelques réflexions. Rappelons que j'ai beaucoup aimé lire cet ouvrage et en faire le compte rendu. Certains chapitres me semblent supérieurs aux autres soit par la qualité de l'écriture et la clarté de l'exposé, soit par leur contenu plus original et une recension d'écrits plus à jour. L'ouvrage dans son ensemble m'apparaît un outil indispensable, qui devait voir le jour afin de continuer à documenter *en français*, et avec l'intégration de références francophones, la critique féministe des disciplines scientifiques. Le fil conducteur, que Roberta Mura note dans son introduction et que l'on retrace en effet, est bel et bien la reconnaissance de la diversité de l'image des femmes, de leur parole et de leur expérience. Aucun des chapitres n'en présente une image réduite ou limitée. La trame sous-jacente, plus évidente chez certaines auteures mais présente dans l'ensemble du livre, me semble la réflexion sur le concept de genre et une distanciation prononcée de l'idée qu'il puisse exister une spécificité irréductible du *féminin*. Par exemple, l'attention est attirée par la remise en question de plus en plus claire du rôle fondateur de la biologie (Baudoux) et du stéréotype de la nature féminine (Mason) ainsi que par le questionnement concernant les thèses essentialistes et anti-essentialistes.

CLAIRE LAPOINTE

Département de l'enseignement au secondaire  
et des ressources humaines  
Faculté des sciences de l'administration  
Université de Moncton

—● **Hedwige Peemans-Poullet (dir.)**

*La démocratie à l'épreuve du féminisme.*

Bruxelles, Université des femmes, 1998, 284 p.

L'ouvrage examiné ici regroupe les actes d'un colloque tenu à l'Université des femmes à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire du suffrage universel des Belges par suite de l'octroi du vote aux femmes. Y sont rassemblés dix-huit textes abordant différents sujets autour de la thématique de la démocratie, notion qui est décortiquée sous l'angle de l'analyse féministe. Le colloque avait pour objet d'introduire une confrontation et une dialectique entre les deux termes que sont la démocratie et le féminisme ainsi que de remettre en question les conditions de l'exclusion des femmes de la démocratie. Diverses disciplines sont mises à contribution dans cet exercice de déconstruction des discours dominants au sujet de la place des femmes au sein des institutions représentatives de la démocratie, ce qui en fait un exercice intégrant une méthode totalement interdisciplinaire autour d'un objet commun.

Une quantité impressionnante d'articles et d'ouvrages traitant des relations entre les femmes et les institutions politiques ont été publiés au cours des dernières années, donnant